

Introduction

Marianne CERF, Christine de SAINTE-MARIE

Ce chapitre regroupe des contributions présentées lors du séminaire, ainsi que les synthèses des rapporteurs des trois ateliers qui ont structuré les débats. Bien que ces textes n'aient pas le même statut, il nous a semblé judicieux de les confronter ici : tous constituent, à notre sens, une réflexion sur le rôle du chercheur et de ses méthodes de recherche dans des processus socio-techniques d'élaboration de la qualité.

Pour un premier ensemble d'auteurs (Avenier, Casabianca et al., Hubert), l'implication du scientifique dans de tels processus constitue un choix cohérent avec leur objet de recherche : les acteurs et leur coordination. Les questions relatives à la qualité des produits ou plus généralement de services apparaissent ainsi comme une clé d'entrée dans la mesure où elles ne peuvent être traitées en dehors des acteurs qui élaborent ces produits ou ces services et qui en évaluent l'adéquation par rapport aux objectifs propres qu'ils poursuivent. Les faits scientifiques produits donneront lieu à des interprétations, à des délibérations, voire à l'édiction de nouvelles normes dans le cadre d'un débat social dont le chercheur se doit d'être partie prenante pour interroger ses propres productions scientifiques. Plus fondamentalement, la multiplicité des représentations sociales qui sont liées à la qualité, oblige le chercheur à entrer dans un processus où la formulation du problème qu'il aura à traiter, et la conception de solutions pour y faire face, devront se construire avec les partenaires de la recherche pour permettre l'appropriation des connaissances scientifiques produites et pour juger de la pertinence de ces dernières. Sans se prononcer sur le bien-fondé d'un tel choix, C. Deverre et M.T. Letablier s'attachent à en souligner les faiblesses et les écueils.

S'ils partagent un même parti-pris méthodologique, B. Hubert, F. Casabianca et al. et M.J. Avenier, ne le traitent pas sous le même angle compte tenu de leurs propres pratiques de recherches.

B. Hubert se situe sur le plan épistémologique, en s'attachant à préciser les éléments sur lesquels le chercheur doit conserver une certaine distance par rapport à sa pratique. Il souligne en particulier la dissymétrie qui existe entre le chercheur et ses partenaires dans la production des faits et des valeurs et en tire des conséquences sur la façon de définir les objets des recherches, sur la façon de concevoir des solutions et la façon de valider les résultats de la recherche.

F. Casabianca et al. s'attachent plus particulièrement aux critères qui permettent de juger de la pertinence des innovations. A travers la présentation des différentes phases de "l'itinéraire de développement", les auteurs explicitent le rôle qu'a joué la finalité poursuivie par le chercheur dans sa façon de modéliser la phase de formulation des problèmes et de conception de solutions. Autrement dit, la modélisation des processus socio-techniques d'élaboration de la qualité dépend de ce que le chercheur souhaite valider in fine. Mais l'on voit émerger une difficulté méthodologique : valide-t-on le modèle dans ce qu'il permet de décrire un processus, dans ce qu'il permet d'imaginer pour permettre la solidarisation des acteurs puisque tel est l'objectif affiché, ou dans ce qu'il crée comme structuration sociale au-delà des éleveurs et autres acteurs impliqués dans le processus de solidarisation ?

M.J. Avenier en s'appuyant sur les différentes contributions du SAD présentées lors du séminaire, et sur sa pratique de recherche, montre comment ces travaux confortent son hypothèse : selon elle, le

modèle "intelligence-conception-selection" initialement conçu pour rendre compte de processus décisionnels au niveau individuel serait également pertinent pour rendre compte et faire évoluer des processus de décision collective. A cette occasion, elle expose la manière dont ce modèle formel peut devenir opératoire afin de favoriser la négociation entre acteurs et d'envisager des procédures permettant de pérenniser le processus de négociation tout en autorisant la "sortie" du chercheur d'un processus qu'il a contribué à construire à travers ses cadres d'analyse et ses propositions (autonomisation des acteurs). Cependant, dans ce court texte, l'auteur ne précise pas quelle finalité poursuit le chercheur à travers l'application d'un modèle à la réalité et à travers l'instrumentation qu'il en propose et on reste ainsi en partie incapable d'évaluer la pertinence de ce choix.

On le voit, aux "principes" de lucidité énoncés par B. Hubert, répondent des pratiques de recherche qui montrent la difficulté de se situer à la fois dans le réseau socio-technique construit autour d'un problème "de qualité", et en dehors pour garder cette distance nécessaire au respect de ces principes. C'est d'ailleurs cette difficulté que soulignent M.T. Letablier et C. Deverre, à travers les questions qu'ils soulèvent sur les travaux dont ils se font l'écho dans leurs contributions.

M.T. Letablier s'attache particulièrement à deux éléments qu'elle trouve insuffisamment précisés : certes, les chercheurs du Département travaillent avec des acteurs mais comment les identifie-t-on ? Et parmi eux, le chercheur ne joue-t-il pas nécessairement une fonction d'expert dès lors qu'il a été "appelé" pour répondre à des questions que se posent ces "acteurs" ?

C. Deverre prolonge, non sans humour, cette réflexion critique en mettant en avant l'ambiguïté de la notion d'acteur, que pour sa part il n'utilise pas. Sa relecture interpelle les chercheurs impliqués dans des dynamiques d'action collective sur une dimension sous-jacente : le pouvoir et ses jeux. La dissymétrie entre les modèles ou systèmes de connaissances des chercheurs et ceux des praticiens avait déjà été relevée par F. Casabianca et B. Hubert. Mais, C. Deverre, en sociologue, pousse le raisonnement plus loin. Quel(s) acteur(s) décident en dernière instance dans un processus de décision collective ? Qui sont les destinataires (commanditaires ?) des connaissances produites ?

Faire de la recherche impliquée, certes, mais sans angélisme et surtout comme le rappelle B. Hubert, soyons plus exigeants sur les cadres épistémologiques qui permettent d'inscrire des recherches dans l'action.